

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu !

Après le temps des paraboles où les instances religieuses de Jérusalem ont publiquement perdu la face vient celui des confrontations directes. La tension est à son paroxysme. Une coalition contre-nature se forme, dans l'optique de piéger Jésus, de le faire arrêter et de le faire mourir: d'un côté des disciples des Pharisiens, opposés au paiement de l'impôt à l'empereur, de l'autre des Hérodiens collaborateurs de Rome, qui s'en accommodent bien. Leur objectif diabolique commun est de faire parler Jésus devant témoins sur cette question pour le faire accuser. En effet, dans la duplicité de leur raisonnement, les paroles de Jésus le condamneront quoi qu'il dise: s'il se prononce pour le paiement, la foule anti romaine se désolidarise de lui car l'impôt la maintient dans l'oppression, les Pharisiens l'accuseront de souillure, de compromission, et de trahison envers la Loi, et le Sanhédrin le jugera. S'il se prononce contre le paiement, ce sont les Hérodiens qui l'accuseront de rébellion et de trahison envers Rome et feront appel à Hérode et aux Romains pour le juger.

Jésus sort de cette situation inextricable en prenant l'initiative de quitter le registre intellectuel pour emmener ses contradicteurs vers celui du geste concret, parlant. Ce faisant, il rend évidente leur incohérence hypocrite, puisque l'un d'eux -au moins !- a une pièce frappée à la gloire de l'empereur divinisé, dans l'enceinte du Temple, ce qui était interdit comme en témoigne la présence des changeurs... comme si remplacer une effigie par une autre pouvait rapprocher de Dieu ! Par sa simple question, il suscite une réponse évidente mais transpose le débat sur l'essentiel : « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », phrase qui a suscité bien des controverses, entre ceux qui mettaient César et Dieu sur le même plan, et ceux qui cloisonnaient hermétiquement le temporel et le spirituel, niant de fait l'incarnation du Christ.

Il n'est pas juste de rendre un culte à César car un pouvoir politique ne pourra jamais sauver l'homme. Enfermer Dieu dans des pratiques legalistes ou l'instrumentaliser en utilisant la religion ou l'Église comme guide social et politique - on en a des exemples aujourd'hui- revient à le rabaisser au rang d'un César. Jésus remet les choses à leur juste place. Les royaumes terrestres et le Royaume de Dieu ne sont pas sur le même plan : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. » dira Jésus à Pilate quelques jours plus tard lors de sa Passion...

Alors, comment rendre à Dieu ce qui est à Dieu ?...

Qu'est-ce qui est à Dieu, sinon son image gravée dans le cœur de l'homme ? La dignité de l'homme est d'être créé fils de Dieu, image de Dieu. Rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est donc nous offrir à Lui. Ce mouvement d'offrande, nous sommes appelés à le vivre en communion avec nos frères, solidaires et responsables d'eux : « qu'as-tu fait de ton frère ? »...

Là où l'image de Dieu est abîmée, Dieu ne reçoit plus ce qui est à lui... Le disciple ne peut donc pas se désengager du politique, du social, ou de l'économique, qui restent des domaines passagers. Chacun est renvoyé à sa responsabilité pour ses choix et ses engagements ; les positionnements peuvent légitimement être différents, tant que l'image de Dieu en l'autre est respectée.

Cette phrase nous appelle donc à lutter pour la dignité de nos frères, pauvres, exploités, migrants...pour que soit restaurée en eux cette image, et que nous puissions nous offrir les uns les autres à l'amour du Père.